

Alexandre Dumas père

Le Vicomte de Bragelonne

Tome IV

Le Vicomte de Bragelonne

[Pages de titre](#)
[souper ensemble](#)
[avoir compris](#)
[Baisemeaux](#)
[Chapitre CCVII : Prisonnier](#)
[digne gentilhomme](#)
[Percerin](#)
[Bastille](#)
[Chapitre CCXV : Le tentateur](#)
[Vicomte](#)
[Chapitre CCXXI : Colbert](#)
[Chapitre CCXXII : Jalousie](#)
[Chapitre CCXXVI : Le matin](#)
[était respectée à la Bastille](#)
[Chapitre CCXXX : Le faux roi](#)
[après un duché](#)
[Beaufort](#)
[Chapitre CCXL : Entre femmes](#)
[Chapitre CCXLI : La cène](#)
[Colbert](#)
[joua son petit rôle](#)
[couleuvre vole](#)
[idées de M. d'Artagnan](#)
[Chapitre CCLIV : La grotte](#)
[Chapitre CCLXV : Bulletin](#)
[Chapitre CCLXVII : Épilogue](#)
[d'Artagnan](#)
[Page de copyright](#)

Le Vicomte de Bragelonne,

Tome IV.

Alexandre Dumas père

Chapitre CXCVII : Roi et noblesse

Louis se remit aussitôt pour faire un bon visage à M. de La Fère.

Il prévoyait bien que le comte n'arrivait point par hasard. Il sentait vaguement l'importance de cette visite ; mais à un homme du ton d'Athos, à un esprit aussi distingué, la première vue ne devait rien offrir de désagréable ou de mal ordonné.

Quand le jeune roi fut assuré d'être calme en apparence, il donna ordre aux huissiers d'introduire le comte.

Quelques minutes après, Athos, en habit de cérémonie, revêtu des ordres que seul il avait le droit de porter à la Cour de France, Athos

se présenta d'un air si grave et si solennel, que le roi put juger, du premier coup, s'il s'était ou non trompé dans ses pressentiments.

Louis fit un pas vers le comte et lui tendit avec un sourire une main sur laquelle Athos s'inclina plein de respect.

— Monsieur le comte de La Fère, dit le roi rapidement, vous êtes si rare chez moi, que c'est une très bonne fortune de vous y voir.

Athos s'inclina et répondit :

— Je voudrais avoir le bonheur d'être toujours auprès de Votre Majesté.

Cette réponse, faite sur ce ton, signifiait manifestement : « Je voudrais pouvoir être un des conseillers du roi pour lui épargner des fautes. »

Le roi le sentit, et, décidé devant cet homme à conserver l'avantage du calme avec l'avantage du rang :

— Je vois que vous avez quelque chose à me dire, fit-il.

— Je ne me serais pas, sans cela, permis de me présenter chez

3

Votre Majesté.

— Dites vite, monsieur, j'ai hâte de vous satisfaire

.

Le roi s'assit.

— Je suis persuadé, répliqua Athos d'un ton légèrement ému, que Votre Majesté me donnera toute satisfaction.

— Ah ! dit le roi avec une certaine hauteur, c'est une plainte que vous venez formuler ici ?

— Ce ne serait une plainte, reprit Athos, que si Votre Majesté...

Mais, veuillez m'excuser, Sire, je vais reprendre l'entretien à son début.

— J'attends.

— Le roi se souvient qu'à l'époque du départ de M. de Buckingham, j'ai eu l'honneur de l'entretenir.

— À cette époque, à peu près... Oui, je me le rappelle ; seulement, le sujet de l'entretien... je l'ai oublié.

Athos tressaillit.

— J'aurai l'honneur de le rappeler au roi, dit-il. Il s'agissait d'une demande que je venais adresser à Votre Majesté, touchant le mariage que voulait contracter M. de Bragelonne avec Mlle de La Vallière.

— Nous y voici, pensa le roi. Je me souviens, dit-il tout haut.

— À cette époque, poursuivit Athos, le roi fut si bon et si généreux envers moi et M. de Bragelonne, que pas un des mots prononcés par Sa Majesté ne m'est sorti de la mémoire.

— Et ?... fit le roi.

— Et le roi, à qui je demandais Mlle de La Vallière pour M. de Bragelonne, me refusa.

— C'est vrai, dit sèchement Louis.

— En alléguant, se hâta de dire Athos, que la fiancée n'avait pas d'état dans le monde.

Louis se contraignit pour écouter patiemment.

— Que... ajouta Athos, elle avait peu de fortune. Le roi s'enfonça dans son fauteuil.

— Peu de naissance.

Nouvelle impatience du roi.

— Et peu de beauté, ajouta encore impitoyablement Athos.

4

Ce dernier trait, enfoncé dans le cœur de l'amant le fit bondir hors mesure.

— Monsieur, dit-il, voilà une bien bonne mémoire !

— C'est toujours ce qui m'arrive quand j'ai l'honneur si grand

d'un entretien avec le roi, repartit le comte sans se t roubler.

— Enfin, j'ai dit tout cela, soit !

— Et j'en ai beaucoup remercié Votre Majesté, Sire, parce que ces paroles témoignaient d'un intérêt bien honorable pour M. de Bragelonne.

— Vous vous rappelez aussi, dit le roi en pesant sur ces paroles, que vous aviez pour ce mariage une grande répugnance ?

— C'est vrai, Sire.

— Et que vous faisiez la demande à contrecœur ?

— Oui, Votre Majesté.

— Enfin, je me rappelle aussi, car j'ai une mémoire presque aussi bonne que la vôtre, je me rappelle, dis-je, que vous avez dit ces

paroles : « Je ne crois pas à l'amour de Mlle de La Vallière pour M.

de Bragelonne. » Est-ce vrai ?

Athos sentit le coup, il ne recula pas.

— Sire, dit-

il, j'en ai déjà demandé pardon à Votre Majesté, mais

il est certaines choses dans cet entretien qui ne seront intelligibles

qu'au dénouement.

— Voyons le dénouement, alors.

— Le voici. Votre Majesté avait dit qu'elle différerait le mariage

pour le bien de M. de Bragelonne.

Le roi se tut.

— Aujourd'hui, M. de Bragelonne est tellement malheureux, qu'il

ne peut différer plus longtemps de demander une solution à Votre

Majesté.

Le roi pâlit. Athos le regarda fixement.

— Et que... demandet-

il... M. de Bragelonne ? dit le roi avec hésitation.

— Absolument ce que je venais demander au roi dans la dernière

entrevue : le consentement de Votre Majesté à son mariage.

Le roi se tut.

5

— Les questions relatives aux obstacles sont applanies pour nous,

continua Athos. Mlle de La Vallière, sans fortune, sans naissance et

sans beauté, n'en est pas moins le seul beau parti du monde pour M.

de Bragelonne, puisqu'il aime cette jeune fille.

Le roi serra ses mains l'une contre l'autre.

— Le roi hésite ? demanda le comte sans rien perdre de sa fermeté ni de sa politesse.

— Je n'hésite pas... je refuse, répliqua le roi.

Athos se recueillit un moment.

— J'ai eu l'honneur, dit-il d'une voix douce, de faire observer au roi que nul obstacle n'arrêtait les affections de M. de Bragelonne, et que sa détermination semblait invariable.

— Il y a ma volonté ; c'est un obstacle, je crois ?

— C'est le plus sérieux de tous, riposta Athos.

— Ah !

— Maintenant, qu'il nous soit permis de demander humblement à Votre Majesté la raison de ce refus.

— La raison ?... Une question ? s'écria le roi.

— Une demande, Sire.

Le roi, s'appuyant sur la table avec les deux poings :

— Vous avez perdu l'usage de la Cour, monsieur de La Fère, dit

il d'une voix concentrée. À la Cour, on ne questionne pas le roi.

— C'est vrai, Sire ; mais, si l'on ne questionne pas, on suppose.

— On suppose ! que veut dire cela ?

— Presque toujours la supposition du sujet implique la franchise du roi...

— Monsieur !

— Et le manque de confiance du sujet, poursuivit intrépidement

Athos.

— Je crois que vous vous méprenez, dit le monarque entraîné malgré lui à la colère.

— Sire, je suis forcé de chercher ailleurs ce que je croyais trouver en Votre Majesté. Au lieu d'avoir une réponse de vous, je suis forcé de m'en faire une à moi-même.

— Monsieur le comte, dit-il, je vous ai donné tout le temps que

6

j'avais de libre.

— Sire, répondit le comte, je n'ai pas eu le temps de dire au roi ce que j'étais venu lui dire, et je vois si rarement le roi, que je dois saisir l'occasion.

— Vous en étiez à des suppositions ; vous allez passer aux offenses.

— Oh ! Sire, offenser le roi, moi ? Jamais ! J'ai toute ma vie soutenu que les rois sont audessus des autres hommes, non seulement par le rang et la puissance mais par la noblesse du cœur et la valeur de l'esprit. Je ne me ferai jamais croire que mon roi, celui qui m'a dit une parole, cachait avec cette parole une arrièrepensée.

— Qu'est-ce à dire ? quelle arrièrepensée ?

— Je m'explique, dit froidement Athos. Si, en refusant la main de Mlle de La Vallière à M. de Bragelonne, Votre Majesté avait un autre but que le bonheur et la fortune du vicomte...

— Vous voyez bien, monsieur, que vous m'offensez.

— Si, en demandant un délai au vicomte, Votre Majesté avait voulu éloigner seulement le fiancé de Mlle de La Vallière...

— Monsieur ! Monsieur !

— C'est que je l'ai ouï dire partout, Sire. Partout l'on parle de l'amour de Votre Majesté pour Mlle de La Vallière. Le roi déchira ses gants, que, par contenance, il mordillait depuis quelques minutes.

— Malheur ! s'écriait-

il, à ceux qui se mêlent de mes affaires !

J'ai pris un parti : je briserai tous les obstacles.

— Quels obstacles ? dit Athos.

Le roi s'arrêta court, comme un cheval emporté à qui le mors brise le palais en se retournant dans sa bouche.

— J'aime Mlle de La Vallière, dit-il soudain avec autant de noblesse que d'emportement.

— Mais, interrompit Athos, cela n'empêche pas Votre Majesté de marier M. de Bragelonne avec Mlle de La Vallière. Le sacrifice est digne d'un roi ; il est mérité par M. de Bragelonne, qui a déjà rendu des services et qui peut passer pour un brave homme. Ainsi donc, le roi, en renonçant à son amour, fait preuve à la fois de générosité, de

reconnaissance et de bonne politique.

— Mlle de La Vallière, dit sourdement le roi, n'ai
me pas M. de
Bragelonne.

— Le roi le sait ? demanda Athos avec un regard
profond.

— Je le sais.

— Depuis peu, alors ; sans quoi, si le roi le savait
lors de ma
première demande, Sa Majesté eût pris la peine de
me le dire.

— Depuis peu.

Athos garda un moment le silence.

— Je ne comprends point alors, dit-
il, que le roi ait envoyé M. de
Bragelonne à Londres. Cet exil surprend à bon droit
ceux qui aiment
l'honneur du roi.

— Qui parle de l'honneur du roi, monsieur de La
Fère ?

— L'honneur du roi, Sire, est fait de
l'honneur de toute sa
noblesse. Quand le roi offense un de ses gentilshom
mes, c'est à dire
quand il lui prend un morceau de son honneur, c'est
à lui-même, au
roi, que cette part d'honneur est dérobée.

— Monsieur de La Fère !

— Sire, vous avez envoyé à Londres le vicomte de
Bragelonne
avant d'être l'amant de Mlle de La Vallière, ou depui
s que vous êtes
son amant ?

Le roi, irrité, surtout parce qu'il se
sentait dominé, voulut
congédier Athos par un geste.

— Sire, je vous dirai tout, répliqua le comte ; je ne
sortirai d'ici
que satisfait par Votre Majesté ou par moi-
même. Satisfait si vous
m'avez prouvé que vous avez raison ; satisfait si je
vous ai prouvé
que vous avez tort. Oh ! vous m'écouteriez, Sire. Je
suis vieux, et je
tiens à tout ce qu'il y a de vraiment grand et de vrai-
ment fort dans le
royaume. Je suis un gentilhomme qui a versé son sa-
ng pour votre
père et pour vous, sans jamais avoir rien demandé ni
à vous ni à votre
père. Je n'ai fait de tort à personne en ce monde, et j'
ai obligé des
rois ! Vous m'écouteriez ! Je viens vous
demander compte de
l'honneur d'un de vos serviteurs que vous
avez abusé par un
mensonge ou trahi par une faiblesse. Je sais que ces
mots irritent
Votre Majesté ; mais les faits nous tuent, nous autres
; je sais que

8

vous cherchez quel châtiment vous ferez subir à ma
franchise ; mais
je sais, moi, quel châtiment je demanderai à Dieu de
vous infliger,
quand je lui raconterai votre parjure et le malheur de
mon fils.

Le roi se promenait à grands pas, la main sur la poitrine,
la tête
roidie, l'œil flamboyant.

— Monsieur, s'écriait-il tout à coup, si j'étais pour vous le roi,

vous seriez déjà puni ; mais je ne suis qu'un homme,
et j'ai le droit
d'aimer sur la terre ceux qui m'aiment, bonheur si rare !

— Vous n'avez pas plus ce droit comme homme que
comme roi ;
ou, si vous vouliez le prendre loyalement, il fallait prévoir
M. de
Bragelonne au lieu de l'exiler.

— Je crois que je discute, en vérité ! interrompit
Louis XIV avec
cette majesté que lui seul savait trouver à un point si
remarquable
dans le regard et dans la voix.

— J'espérais que vous me répondriez, dit le comte

— Vous saurez tantôt ma réponse, monsieur.

— Vous savez ma pensée, répliqua M. de La Fère.

— Vous avez oublié que vous parliez au roi, monsieur ; c'est un
crime !

— Vous avez oublié que vous brisiez la vie de deux
hommes ;
c'est un péché mortel, Sire !

— Sortez, maintenant !

— Pas avant de vous avoir dit : Fils de
Louis XIII, vous
commencez mal votre règne, car vous le commencez
par le rapt et la
déloyauté ! Ma race et moi, nous sommes dégagés envers
vous de
toute cette affection et de tout ce respect que j'avais
fait jurer à mon
fils dans les caveaux de Saint-
Denis, en présence des restes de vos

nobles aïeux. Vous êtes devenu notre ennemi, Sire, et nous n'avons plus affaire désormais qu'à Dieu, notre seul maître. Prenez garde !

— Vous menacez ?

— Oh ! non, dit tristement Athos, et je n'ai plus de bravade

que de peur dans l'âme. Dieu, dont je vous parle, Sire, m'entend

parler ; il sait que, pour l'intégrité, pour l'honneur de votre couronne,

je verserais encore à présent tout ce que m'ont laissé de sang vingt

années de guerre civile et étrangère. Je puis donc vous assurer que je

9

ne menace pas le roi plus que je ne menace l'homme ; mais je vous

dis, à vous : Vous perdez deux serviteurs pour avoir tué la foi dans le

cœur du père et l'amour dans le cœur du fils. L'un ne croit plus à la

parole royale, l'autre ne croit plus à la loyauté des hommes, ni à la

pureté des femmes. L'un est mort au respect et l'autre à l'obéissance.

Adieu !

Cela dit, Athos brisa son épée sur son genou, en déposa lentement

les deux morceaux sur le parquet, et, saluant le roi, qui étouffait de

rage et de honte, il sortit du cabinet.

Louis, abîmé sur sa table, passa quelques minutes à se remettre, et,

se relevant soudain, il sonna violemment.

— Qu'on appelle M. d'Artagnan ! dit-il aux huissiers épouvantés.

10

Chapitre CXCVIII : Suite d'orage

Sans doute nos lecteurs se sont déjà demandé comment Athos s'était si bien à point trouvé chez le roi, lui dont ils n'avaient point entendu parler depuis un long temps. Notre prétention, comme romancier, étant surtout d'enchaîner les événements les uns aux autres avec une logique presque fatale, nous nous tenions prêt à répondre et nous répondons à cette question.

Porthos, fidèle à son devoir d'arrangeur d'affaires avait, en quittant le Palais-Royal, été rejoindre Raoul aux Minimes du bois de Vincennes, et lui avait raconté, dans ses moindres détails, son entretien avec M. de Saint-Aignan ; puis il avait terminé en disant que le message du roi à son favori n'amènerait, probablement, qu'un retard momentané, et qu'en quittant le roi de Saint-Aignan s'empresserait de se rendre à l'appel que lui avait fait Raoul.

Mais Raoul, moins crédule que son vieil ami, avait conclu, du

récit de Porthos, que, si de Saint-Aignan allait chez le roi, de Saint-Aignan conterait tout au roi et que, si de Saint-Aignan contait tout au roi, le roi défendrait à de Saint-Aignan de se présenter sur le terrain. Il avait donc, en conséquence de cette réflexion, laissé Porthos garder la place, au cas, fort peu probable, où de Saint-Aignan viendrait, et encore avait-il bien engagé Porthos à ne pas rester sur le pré plus d'une heure ou une heure et demie.

Ce à quoi Porthos s'était formellement refusé, s'installant, bien au contraire, aux Minimes, comme pour y prendre racine, faisant promettre à Raoul de revenir de chez son père chez lui, Raoul, afin que le laquais de Porthos sût où le trouver si M. de Saint-Aignan

11

venait au rendezvous.

Bragelonne avait quitté Vincennes et s'était acheminé tout droit chez Athos, qui, depuis deux jours, était à Paris.

Le comte était déjà prévenu par une lettre de d'Arctagnan.

Raoul arrivait donc surabondamment chez son père, qui, après lui avoir tendu la main et l'avoir embrassé, lui fit signe de s'asseoir.

— Je sais que vous venez à moi comme on vient à un ami,

vicomte, quand on pleure et quand on souffre ; ditesmoi quelle cause vous amène.

Le jeune homme s'inclina et commença son récit. Plus d'une fois, dans le cours de ce récit, les larmes coupèrent sa voix et un sanglot étranglé dans sa gorge suspendit la narration. Cependant il acheva.

Athos savait probablement déjà à quoi s'en tenir, puisque nous avons dit que d'Artagnan lui avait écrit ; mais, tenant à garder jusqu'au bout ce calme et cette sérénité qui faisaient le côté presque surhumain de son caractère, il répondit :

— Raoul, je ne crois rien de ce que l'on dit ; je ne crois rien de ce que vous craignez, non pas que des personnes dignes de foi ne m'aient pas déjà entretenu de cette aventure, mais parce que, dans mon âme et dans ma conscience, je crois impossible que le roi ait outragé un gentilhomme. Je garantis donc le roi, et vais vous rapporter la preuve de ce que je dis.

Raoul, flottant comme un homme ivre entre ce qu'il avait vu de ses propres yeux et cette imperturbable foi qu'il avait dans un homme qui n'avait jamais menti, s'inclina et se contenta de répondre :

— Allez donc, monsieur le comte ; j'attendrai.

Et il s'assit, la tête cachée dans ses deux mains. Athos s'habilla et partit. Chez le roi, il fit ce que nous venons de raconter à nos lecteurs, qui l'ont vu entrer chez Sa Majesté et qui l'ont vu en sortir.

Quand il rentra chez lui, Raoul, pâle et morne n'avait pas quitté sa position désespérée. Cependant au bruit des portes qui s'ouvraient, au bruit des pas de son père qui s'approchait de lui, le jeune homme releva la tête.

Athos était pâle, découvert, grave ; il remit son manteau et son

12

chapeau au laquais, le congédia du geste et s'assit près de Raoul.

— Eh bien ! monsieur, demanda le jeune homme en hochant tristement la tête de haut en bas, êtes-vous bien convaincu, à présent ?

— Je le suis, Raoul ; le roi aime Mlle de La Vallière.

— Ainsi, il avoue ? s'écria Raoul.

— Absolument, dit Athos.

— Et elle ?

— Je ne l'ai pas vue.

— Non ; mais le roi vous en a parlé. Que dit-il d'elle ?

— Il dit qu'elle l'aime.

— Oh ! vous voyez ! vous voyez, monsieur !

Et le jeune homme fit un geste de désespoir.

— Raoul, reprit le comte, j'ai dit au roi, croyez-le bien, tout ce

que vous eussiez pu lui dire vous-même, et je crois le lui avoir dit en termes convenables, mais fermes.

— Et que lui avezvous dit, monsieur ?

— J'ai dit, Raoul, que tout était fini entre lui et nous, que vous ne seriez plus rien pour son service ; j'ai dit que, moi-même, je demeurerais à l'écart. Il ne me reste plus qu'à savoir une chose.

— Laquelle, monsieur ?

— Si vous avez pris votre parti.

— Mon parti ? À quel sujet ?

— Touchant l'amour et...

— Achevez, monsieur.

— Et touchant la vengeance ; car j'ai peur que vous ne songiez à vous venger.

— Oh ! monsieur, l'amour... peut-être un jour, plus tard, réussirai-

je à l'arracher de mon cœur. J'y compte, avec l'aide de

Dieu et le secours de vos sages exhortations. La vengeance, je n'y

avais songé que sous l'empire d'une pensée mauvaise, car ce n'était

point du vrai coupable que je pouvais me venger ; j'ai donc déjà

renoncé à la vengeance.

— Ainsi, vous ne songez plus à chercher une querelle à M. de Saint Aignan ?

13

— Non, monsieur. Un défi a été fait ; si M. de SaintAignan

l'accepte, je le soutiendrai ; s'il ne le relève pas, je le laisserai à terre.

— Et de La Vallière ?

— Monsieur le comte n'a pas sérieusement cru que je songerais à me venger d'une femme, répondit Raoul avec un sourire si triste, qu'il attira une larme aux bords des paupières de cet homme qui s'était tant de fois penché sur ses douleurs et sur les douleurs des autres.

Il tendit sa main à Raoul, Raoul la saisit vivement

— Ainsi, monsieur le comte, vous êtes bien assuré que le mal est sans remède ? demanda le jeune homme.

Athos secoua la tête à son tour.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

— Vous pensez que j'espère encore, dit Raoul, et vous me plaignez. Oh ! c'est qu'il m'en coûte horriblement, voyez-vous, pour mépriser, comme je le dois, celle que j'ai tant aimée. Que n'aie quelque tort envers elle, je serais heureux et je lui pardonnerais.

Athos regarda tristement son fils. Ces quelques mots que venait de prononcer Raoul semblaient être sortis de son propre cœur.

En ce moment, le laquais annonça M. d'Artagnan. Ce nom retentit, d'une façon bien différente, aux oreilles d'Athos et de Raoul.

Le mousquetaire annoncé fit son entrée avec un vague sourire sur les lèvres. Raoul s'arrêta ; Athos marcha vers son ami avec une expression de visage qui n'échappa point à Bragelonne. D'Artagnan répondit à Athos par un simple clignement de l'œil ; puis, s'avancant vers Raoul et lui prenant la main :

— Eh bien ! dit-

il s'adressant à la fois au père et au fils, nous consolons l'enfant, à ce qu'il paraît ?

— Et vous, toujours bon, dit Athos, vous venez m'aider à cette tâche difficile.

Et, ce disant, Athos serra entre ses deux mains la main de d'Artagnan. Raoul crut remarquer que cette pression avait un sens particulier à part celui des paroles.

— Oui, répondit le mousquetaire en se grattant la moustache de la main qu'Athos lui laissait libre, oui, je viens aussi...

14

— Soyez le bienvenu, monsieur le chevalier, non pour la consolation que vous apportez, mais pour vous-même. Je suis consolé.

Et il essaya d'un sourire plus triste qu'aucune des larmes que d'Artagnan eût jamais vu répandre.

— À la bonne heure ! fit d'Artagnan.

— Seulement, continua Raoul, vous êtes arrivé comme M. le

comte allait me donner les détails de son entrevue avec le roi. Vous

permettez, n'est-ce pas, que M. le comte continue ?

Et les yeux du jeune homme semblaient vouloir lire jusqu'au fond

du cœur du mousquetaire.

— Son entrevue avec le roi ? fit d'Artagnan d'un ton si naturel,

qu'il n'y avait pas moyen de douter de son étonnement. Vous avez

donc vu le roi, Athos ?

Athos sourit.

— Oui, dit-il, je l'ai vu.

— Ah ! vraiment, vous ignoriez que le comte eût vu Sa Majesté ?

demanda Raoul à demi rassuré.

— Ma foi, oui ! tout à fait.

— Alors, me voilà plus tranquille, dit Raoul.

— Tranquille, et sur quoi ? demanda Athos.

— Monsieur, dit Raoul, pardonnez-moi ; mais, connaissant

l'amitié que vous me faites l'honneur de me porter, je craignais que

vous n'eussiez un peu vivement exprimé à Sa Majesté ma douleur et

votre indignation, et qu'alors le roi...

— Et qu'alors le roi ? répéta d'Artagnan. Voyons, achevez, Raoul.

— Excusez-

moi à votre tour, monsieur d'Artagnan, dit Raoul.

Un

instant j'ai tremblé, je l'avoue, que vous ne vinssiez pas ici comme

M. d'Artagnan, mais comme capitaine de mousquetaires.

— Vous êtes fou, mon pauvre Raoul, s'écria d'Artagnan avec un éclat de rire dans lequel un exact observateur eût peut-être désiré plus de franchise.

— Tant mieux ! dit Raoul.

— Oui, fou, et savez-vous ce que je vous conseille ?

— Dites, monsieur ; venant de vous, l'avis doit être bon.

15

— Eh bien ! je vous conseille, après votre voyage, après votre visite chez M. de Guiche, après votre visite chez Madame, après votre visite chez Porthos, après votre voyage à Vincennes, je vous conseille de prendre quelque repos ; couchez-vous, dormez douze heures, et, à votre réveil, fatiguez-moi un bon cheval.

Et, l'attirant à lui, il l'embrassa comme il eût fait de son propre enfant. Athos en fit autant ; seulement, il était visible que le baiser était plus tendre et la pression plus forte encore chez le père que chez l'ami.

Le jeune homme regarda de nouveau ces deux hommes, en appliquant à les pénétrer toutes les forces de son intelligence. Mais son regard s'ému sur la physionomie riante du mousquetaire et sur la figure calme et douce du comte de La Fère.

— Et où allez-vous, Raoul ? demanda ce dernier, voyant que

Bragelonne s'apprêtait à sortir.

— Chez moi, monsieur, répondit celui-ci de sa voix douce et triste.

— C'est donc là qu'on vous trouvera, vicomte, si l'on a quelque chose à vous dire ?

— Oui, monsieur. Est-ce que vous prévoyez avoir quelque chose à me dire ?

— Que saisje ! dit Athos.

— Oui, de nouvelles consolations, dit d'Artagnan en poussant tout doucement Raoul vers la porte.

Raoul, voyant cette sérénité dans chaque geste des deux amis, sortit de chez le comte, n'emportant avec lui que l'unique sentiment de sa douleur particulière.

— Dieu soit loué, dit-il, je puis donc ne plus penser qu'à moi. Et, s'enveloppant de son manteau, de manière à cacher aux passants son visage attristé, il sortit pour se rendre à son propre logement, comme il l'avait promis à Porthos.

Les deux amis avaient vu le jeune homme s'éloigner avec un sentiment pareil de commisération.

Seulement, chacun d'eux l'avait exprimé d'une façon différente.

— Pauvre Raoul ! avait dit Athos en laissant échapper un soupir.

16

— Pauvre Raoul ! avait dit d'Artagnan en haussant les épaules.

Chapitre CXCIX : Heu ! miser !

« Pauvre Raoul ! » avait dit Athos. « Pauvre Raoul ! » avait dit d'Artagnan. En effet, plaint par ces deux hommes si forts, Raoul devait être un homme bien malheureux.

Aussi, lorsqu'il se trouva seul en face de lui-même, laissant derrière lui l'ami intrépide et le père indulgent, lorsqu'il se rappela l'aveu fait par le roi de cette tendresse qui lui volait sa bienaimée Louise de La Vallière, il sentit son cœur se briser, comme chacun de nous l'a senti se briser une fois à la première illusion détruite, au premier amour trahi.

— Oh ! murmurait-il, c'en est donc fait ! Plus rien dans la vie ! Rien à attendre, rien à espérer ! Guiche me l'a dit, mon père me l'a dit, M. d'Artagnan me l'a dit. Tout est donc un rêve en ce monde ! C'était un rêve que cet avenir poursuivi depuis dix ans ! Cette union de nos cœurs, c'était un rêve ! Cette vie toute d'amour et de bonheur, c'était un rêve !

Pauvre fou de rêver ainsi tout haut et publiquement, en face de

mes amis et de mes ennemis, afin que mes amis s'at-
tristent de mes
peines et que mes ennemis rient de mes douleurs !

...

Ainsi, mon malheur va devenir une disgrâce éclat-
ante, un scandale
public. Ainsi, demain, je serai montré honteusement
au doigt !

Et, malgré le calme promis à son père et à d'Arta-
gnan, Raoul fit
entendre quelques paroles de sourde menace.

— Et cependant, continuat-
il, si je m'appelais de Wardes, et que
j'eusse à la fois la souplesse et la vigueur de M. d'Ar-
tagnan, je rirais
avec les lèvres, je convainrais les femmes que cette
perfide, honorée

18

de mon amour, ne me laisse qu'un regret, celui d'av-
oir été abusé par
ses semblants d'honnêteté ; quelques railleurs flago-
rneraient le roi à
mes dépens ; je me mettrais à l'affût sur le chemin d-
es railleurs, j'en
châtierais quelquesuns. Les hommes me
redouteraient et, au
troisième que j'aurais couché à mes pieds, je serais
adoré par les
femmes.

Oui, voilà un parti à prendre, et le comte de La Fè-
re lui-même n'y
répugnerait pas. N'at-
il pas été éprouvé, lui aussi, au milieu de sa
jeunesse, comme je viens de l'être ? N'at-
il pas remplacé l'amour

par l'ivresse ? Il me l'a dit souvent. Pourquoi, moi, n
e remplacerais

je pas l'amour par le plaisir ?

Il avait souffert autant que je souffre, plus peut-
être ! L'histoire

d'un homme est donc l'histoire de tous les hommes
? une épreuve

plus ou moins longue plus ou moins
douloureuse ? La voix de

l'humanité tout entière n'est qu'un long cri.

Mais qu'importe la douleur des autres à celui qui
souffre ? La

plaie ouverte dans une autre poitrine adoucit-
elle la plaie béante sur

la nôtre ? Le sang qui coule à côté de nous tarit-
il notre sang ? Cette

angoisse universelle diminue-t-elle l'angoisse
particulière ? Non,

chacun souffre pour soi, chacun lutte avec sa douleu
r, chacun pleure

ses propres larmes.

Et, d'ailleurs, qu'a été la vie pour moi jusqu'à pré
sent ? Une arène

froide et stérile où j'ai combattu pour les autres touj
ours, pour moi

jamais.

Tantôt pour un roi, tantôt pour une femme.

Le roi m'a trahi, la femme m'a dédaigné.

Oh ! malheureux !... Les femmes ! Ne
pourrais-je donc faire

expier à toutes le crime de l'une d'elles ?

Que faut-

il pour cela ?... N'avoir plus de cœur, ou oublier q
u'on

en a un ; être fort, même contre la faiblesse ; appuy
er toujours, même

lorsque l'on sent rompre.

Que faut-

il pour en arriver là ? Être jeune, beau, fort, vaillant,

riche. Je suis ou je serai tout cela.

Mais l'honneur ? Qu'est-ce que l'honneur ?

Une théorie que

chacun comprend à sa façon. Mon père me disait : «

L'honneur, c'est

19

le respect de ce que l'on doit aux autres, et surtout de ce qu'on se doit

à soi-même. » Mais de Guiche, mais

Manicamp, mais de Saint

Aignan surtout me diraient : « L'honneur

consiste à servir les

passions et les plaisirs de son roi. » Cet

honneur-là est facile et

productif. Avec cet honneur-

là, je puis garder mon poste à la Cour,

devenir gentilhomme de la Chambre, avoir un beau

et bon régiment à

moi. Avec cet honneur-là, je puis être duc et pair.

La tache que vient de m'imprimer cette femme, c

ette douleur avec

laquelle elle vient de briser mon cœur, à

moi, Raoul, son ami

d'enfance, ne touche en rien M. de Bragelonne, bon

officier, brave

capitaine qui se couvrira de gloire à la première ren

contre, et qui

deviendra cent fois plus que n'est aujourd'hui Mlle d

e La Vallière, la

maîtresse du roi ; car le roi n'épousera pas Mlle de

La Vallière, et

plus il la déclarera publiquement sa maîtresse, plus il épaissira le bandeau de honte qu'il lui jette au front en guise de couronne, et, à mesure qu'on la méprisera comme je la méprise, moi, je me glorifierai.

Hélas ! nous avons marché ensemble, elle et moi, pendant le premier, pendant le plus beau tiers de notre vie, nous tenant par la main le long du sentier charmant et plein de fleurs de la jeunesse, et voilà que nous arrivons à un carrefour où elle se sépare de moi, où nous allons suivre une route différente qui ira nous écartant toujours davantage l'un de l'autre ; et, pour atteindre le bout de ce chemin, Seigneur, je suis seul, je suis désespéré, je suis anéanti !

Ô malheureux !...

Raoul en était là de ses réflexions sinistres, quand son pied se posa machinalement sur le seuil de sa maison. Il était arrivé là sans voir les rues par lesquelles il passait, sans savoir comment il était venu ; il poussa la porte, continua d'avancer et gravit l'escalier.

Comme dans la plupart des maisons de cette époque, l'escalier était sombre et les paliers étaient obscurs.

Raoul logeait au premier étage ; il s'arrêta pour sonner. Olivain

parut, lui prit des mains l'épée et le manteau. Raoul ouvrit lui-même la porte qui, de l'antichambre, donnait dans un petit salon assez richement meublé pour un salon de jeune homme, et tout garni de

20

fleurs par Olivain, qui, connaissant les goûts de son maître, s'était empressé d'y satisfaire, sans s'inquiéter s'il s'apercevrait ou ne s'apercevrait pas de cette attention.

Il y avait dans le salon un portrait de La Vallière que La Vallière elle-même avait dessiné et avait donné à Raoul. Ce portrait, accroché audessus d'une grande chaise longue recouverte de damas de couleur sombre, fut le premier point vers lequel Raoul se dirigea, le premier objet sur lequel il fixa les yeux. Au reste, Raoul cédait à son habitude ; c'était, chaque fois qu'il rentrait chez lui, ce portrait qui, avant toute chose, attirait ses yeux. Cette fois, comme toujours, il alla donc droit au portrait, posa ses genoux sur la chaise longue, et s'arrêta à le regarder tristement.

Il avait les bras croisés sur la poitrine, la tête doucement levée, l'œil calme et voilé, la bouche plissée par un sourire amer.

Il regarda l'image adorée ; puis tout ce qu'il avait dit repassa dans